

Art, culture et Université



ACTIONS

performances

jeudi 16, vendredi 17 & samedi 18 février 2012

ORGANISÉ PAR
L'ATHENEUM
CENTRE CULTUREL DE L'UNIVERSITÉ
DE BOURGOGNE À DIJON
<http://atheneum.u-bourgogne.fr>
tél. : 03 80 39 52 20

EN PARTENARIAT AVEC
LE CONSORTIUM
<http://leconsortium.fr>

AVEC LE SOUTIEN DE
LE CINEMA ELDORADO
<http://cinema-eldorado.fr>

L'atheneum et le Consortium reçoivent le soutien
du Ministère de la Culture / Direction Régionale
des Affaires Culturelles de Bourgogne, le Conseil
Régional de Bourgogne, le Conseil Général de la
Côte-d'Or, la ville de Dijon.
ACTIONS reçoit le soutien de l'Office National
de Diffusion Artistique.

performance, danse, théâtre, film, vidéo, conférence

KOLIK Théâtre
RAINALD GOETZ / HUBERT COLAS
Kolik met en scène l'individu face à lui-même au
moment de sa mort. Un texte sans plainte ni
complaisance.
Un matériau brut qui sonde l'intériorité, perce à
jour l'intimité, dissèque et provoque la pensée.
Jeudi 16 à 20h30 à l'atheneum

**UN EFFLEUREMENT, UNE DANSE
EXCENTRIQUE** Danse
JULIEN JEANNE / ASSOCIATION INDEX
Un solo guidé par une question : comment
habiter la scène, mettre en mouvement le corps à
partir d'une relation simple ?
Faire d'un objet - le ballon - une surface de
projection mentale et un support métaphorique ?
Vendredi 17 à 20h30 à l'atheneum

ACCIDENS (CE QUI ARRIVE) Danse
SAMUEL LEFEUVRE / GROUPE ENTORSE
Deux éléments fondamentaux composent cette
pièce : la musique à l'omniprésence magnétique,
sons métalliques, répétitifs et le corps tourmenté,
désarticulé, tel un robot dérégulé, du danseur
Samuel Lefevvre.
Samedi 18 à 21h à l'atheneum

CINÉPOÈMES Vidéos
PIERRE ALFERI
Ces séries de textes pour l'écran proposent des
modes d'apparition et de lecture en lien étroit
avec les musiques composées par Rodolphe
Burger.
Tous les soirs à partir de 18h à l'atheneum

LE FOND DES CHOSES Théâtre
IRMAR (INSTITUT DES RECHERCHES
MENANT À RIEN)
Une première étape de travail.
Vendredi 17 à 19h à l'atheneum

**JE T'EN TAMPONNE SURTOUT ET
POUR RIEN**
LISE DUCLAUX Performance-rencontre
Vendredi 17 de 18h à la fermeture à l'atheneum

**IN THE CASTLE OF MY SKIN, LUCIE'S
FUR : THE PRELUDE, SAN PEDRO V :**
THE HOPE I HOPE
TRACEY ROSE Vidéos
Du jeudi 16 au dimanche 19 de 14h à 18h au
Consortium

I HEART LYGIA CLARK
JENNIFER LACEY Performance-rencontre
Une réflexion sur la thérapie en tant que pratique
artistique.
Samedi 18 au Consortium

**WHO'S THAT GUY? TELL ME MORE
ABOUT GUY DE COINTET**
MARIE DE BRUGEROLLE
Film + rencontre
Samedi 18 à 17h au cinéma Eldorado

Centre culturel de l'Université de Bourgogne - Dijon



atheneum

L'heure des mutations

édito par Jean-Marc Adolphe

« Art, culture et Université: je t'aime, moi non plus ? »
Sous cet intitulé, les 10 et 11 octobre 2011, le TU-Nantes a organisé, en partenariat avec *Mouvement*, et avec le soutien de l'université de Nantes, un passionnant forum, dont est issu le présent cahier spécial. « *L'art et les savoirs scientifiques*, écrivait en préambule Bertrand Salanon, directeur du TU-Nantes, *se constituent sur la base d'une recherche, font l'objet d'un apprentissage critique et construisent également un champ d'expérience individuelle. Pour autant, ces liens sont-ils clairement recherchés et cultivés par le monde de l'art et de la culture comme par celui de l'Université? Les distinctions entre pratique et théorie, entre sensible et conceptuel, entre connaissance et expérience créent encore beaucoup d'étanchéité entre ces deux mondes.* » L'éducation, au plein sens du terme, ne devrait-elle pas à la fois reposer sur l'acquisition de savoirs et sur leur mise en jeu, à travers des expériences sensibles? Si tout le monde s'accorde, peu ou prou, à reconnaître une grande valeur aux vertus de « l'éducation artistique », celle-ci reste, dans les faits, un supplément d'âme qui n'est que trop rarement, voire pas du tout, au cœur du système éducatif. Il n'est guère étonnant que l'Université française entérine majoritairement cette coupure : au cours du forum nantais, plusieurs intervenants ont déploré que seules quelques rares universités aient choisi d'afficher une véritable politique culturelle. Cela ne signifie pas, pour autant, que les campus soient totalement exempts de projets culturels, mais de toute évidence, ce chantier est à étayer. Alors que la Commission Culture et Université, présidée par Emmanuel Ethis, président de l'université d'Avignon et des Pays de Vaucluse, a rendu l'an passé un rapport sous forme de « 128 propositions »,

les ministères de la Culture et de l'Enseignement supérieur et de la Recherche ont enfin entamé une concertation pour relancer les partenariats entre universités et culture.

Il appartiendra au prochain gouvernement d'en reprendre le flambeau, pour traduire en actes ce qui ne saurait rester que de louables intentions.

L'enjeu est de taille, dans une période marquée par de profondes mutations. L'art s'invente de nouvelles démarches transdisciplinaires, la culture renouvelle ses modes de diffusion (que ce soit grâce aux outils numériques ou au gré de pratiques immersives et participatives). Et l'Université vit une mue structurelle qui passe par l'autonomie des établissements universitaires et leurs regroupements au sein de Pôles de recherche et d'enseignement supérieur. A l'intersection de ces différents domaines, enfin, les établissements d'enseignement artistique supérieur intègrent progressivement la règle européenne du LMD (Licence Master Doctorat) et prennent pied dans l'Université. Pour sortir d'une logique strictement concurrentielle marquée par la compétitivité, il importe de refonder une culture commune, qui n'empêche nullement les singularités de se mettre à l'œuvre, et où les savoirs scientifiques comme la « subversion » artistique façonneront les contours d'une citoyenneté réactivée. La culture à l'université ne doit pas rester « périphérique », elle doit irriguer durablement toutes les strates intellectuelles, sociales, territoriales, de la vie de campus. Ce cap est essentiel s'il s'agit, comme le dit Danielle Pailler, vice-présidente en charge de la culture au sein de l'université de Nantes, de « *permettre une meilleure intelligibilité du monde dans lequel les citoyens que sont nos étudiants auront un rôle à jouer.* »

Cahier spécial / MOUVEMENT n°62
(janvier-mars 2012)
réalisé en coédition avec le TU-Nantes

Coordination : Jean-Marc Adolphe,
Charlotte Imbault
Conception graphique : Meghedi
Simonian
Couverture et iconographie : Château
Vacant, www.chateau-vacant.com
Edition : Pascaline Vallée
Partenariat/publicité : Alix Gasso

Ont participé : Jean-Marc Adolphe,
Manuel Canévet, Nabil El Hagggar,
Dominique Vernis

MOUVEMENT, la revue indisciplinée
6, rue Desargues, 75011 Paris, France
Tél. +33 (0)1 43 14 73 75
Fax +33 (0)1 43 14 69 39
www.mouvement.net
Mouvement est édité par les Editions
du Mouvement, SARL de presse du
capital de 4 200, ISSN 125 26 967

Directeur de la publication : Jean-Marc
Adolphe
Supplément de *Mouvement* n°62. Ne
peut être vendu. © mouvement, 2012.
Tous droits de reproduction réservés

L'équipe du TU-Nantes :
Directeur : Bertrand Salanon
Direction technique : Fabrice Mathieu
Administration : Laurence Morin
Communication et information :
Nolwenn Bihan

Relations aux publics de l'enseignement
supérieur : Stéphanie Lepage
Publics et territoire : Charles-Eric Besnier
Comptabilité : Magali Thiam
Billetterie : Eva Mainnguet

TU-Nantes
BP 22228 - 44322 Nantes cedex 3
www.tunantes.fr

Merci à Anne Gourhel, coordinatrice
du forum « Art, culture et Université ».

L'Université est-elle assez cultivée ?

Jean-Marc Adolphe

En débat à Nantes, le sens de l'action culturelle à l'Université, mais aussi les rapprochements arts/sciences, et des pôles d'enseignement et de recherche qui offrent de nouveaux enjeux pour la culture.

Entre l'Université, l'art et la culture, le lien semble évident. N'y est-il pas communément question de connaissance et de savoir, d'imaginaire et de création ? Une certaine étanchéité sépare pourtant des milieux qu'une meilleure dynamique des fluides pourrait davantage transformer en vases communicants. Si la loi d'orientation du 26 janvier 1984 reconnaît aux établissements d'enseignement supérieur une mission de diffusion culturelle et de soutien à la création, aussi bien dans le domaine des arts, des lettres que des sciences et des techniques, cette responsabilité est très inégalement assumée par les universités. De son côté, le ministère de la Culture a scellé en décembre 1988 le principe d'une coopération avec l'Université : il y consacre annuellement près d'un million d'euros au titre du développement culturel. Le volume des ateliers de pratique artistique et culturelle reste cependant très inférieur à celui de l'enseignement primaire et secondaire. Mais quelles que soient les intentions gouvernementales, l'action culturelle à l'Université est avant tout « *une question d'état d'esprit et de compréhension des jeux* », comme l'affirme Carole Alexandre, du ministère de la Culture. Sur ce point, disons que le chantier est loin d'être achevé ! « *Il n'y a toujours pas de mission culture au sein de la Commission des Présidents d'université* », déplore Patrick Houque, vice-président de la très active association Art+Culture+Université¹ : « *Tant que les présidents d'universités n'en feront pas une politique véritable au lieu de se contenter de projets éparpillés, on n'avancera pas.* » Un avis repris en mars 2009 par Valérie Péresse, alors ministre de l'Enseignement supérieur et de la Recherche, dans la lettre de mission qui instaurait la création

d'une « Commission Culture et Université » présidée par Emmanuel Ethis : « *La culture y est souvent pensée comme accessoire, alors même qu'elle devrait être au centre du projet d'établissement.* »

Et les étudiants, dans tout cela ? Suffit-il d'incriminer la démocratisation de l'accès aux études universitaires pour se désoler comme il fut dit lors du forum au TU-Nantes, que « *le capital culturel, qui est nécessaire pour s'épanouir mais aussi pour réussir ses études et s'insérer professionnellement, n'est pas forcément au rendez-vous* » ? Ou bien se réjouir au contraire, comme Damien Malinas, responsable du master Publics de la culture à l'université d'Avignon, que des formes de « culture populaire » aient quelque peu détrôné les signes d'une « culture savante » ? La réalité se situe sans doute entre ces deux constats. Alice Amberrée, doctorante en sciences de la gestion à l'université de Nantes où elle termine une recherche sur la culture des étudiants, signale que 80% des personnes interrogées affirment connaître l'existence du TU (Théâtre Universitaire) et pour beaucoup le fréquentent, mais que peu franchissent le pas de l'abonnement. En cause, sans doute, un manque de repères qui constitue un obstacle au moment de choisir tel ou tel spectacle dans une programmation. Mais le clivage est sans doute plus profond. « *S'il y a, pour les étudiants, une évidence du lien entre Université et savoir, les résultats du questionnaire me laissent plus pessimiste pour tout ce qui relève des pratiques culturelles proposées par l'Université* », commente la jeune doctorante. Certes, au regard de l'imposante offre culturelle proposée par une ville comme Nantes, rien n'indique que les étudiants se priveraient d'en profiter, mais ils n'identifient

pas *a priori* le cadre universitaire comme lieu de culture. Qu'est-ce alors que « se former » ? Vient-on à l'université pour acquérir des connaissances, puis un diplôme dont on suppose encore qu'il sera le sésame pour entrer dans la vie professionnelle, en mettant à l'écart ce qui relèverait du simple « loisir » ? Et cette coupure ne révélerait-elle pas une distinction encore profondément ancrée entre les identités respectives de l'artiste et du « savant » ? « Avec mon double parcours, il m'est difficile de penser qu'artistes et scientifiques n'ont rien à voir ensemble » : s'il a été formé à la sociologie et à l'anthropologie à l'EHESS, Christophe Rulhes est aujourd'hui musicien-auteur-performer au sein de la compagnie GdRA, dont les spectacles (tel *Singularités ordinaires*) sont nourris par un « travail d'enquête » : « Nous aimons, dit-il, réagir à des parcours de vie ou à des monographies de territoire. » Une démarche que Christophe Rulhes qualifie d'« *expérientielle et pragmatiste* ». Sa définition du « *facteur humain* » (au sens large, tout ce qui constitue « *les relations entre les êtres humains* ») n'est pas exactement celle du sociologue Dominique Pécaud, auteur de nombreuses études sur l'impact des politiques de prévention dans des contextes industriels ou sociaux. « *L'humain*, explique-t-il, *c'est ce qui est redoutable* » du point de vue de la rationalité : le facteur humain est alors « *une manière d'expliquer ce qui n'est pas encore contrôlé, autant qu'une manière de désigner ce qu'il va falloir contrôler pour être une bonne fois pour toutes dans la sécurité absolue* ». Dans un tel domaine, la recherche s'éloigne forcément du fantasme d'une ingénierie purement sécuritaire. Même si le scientifique est amené à « *se décentrer par rapport à sa propre subjectivité* », Dominique Pécaud revendique un « *savoir militant* » qui cherche à « *développer avec les autres une analyse critique des discours qu'ils tiennent sur ce qu'ils font. Le travail que je mène est qualifié de "recherche-action", parce que je considère que ceux qui savent raconter des choses sur le travail sont d'abord ceux qui le font. Je me contente de remettre cela en scène afin de proposer une réflexion critique.* »

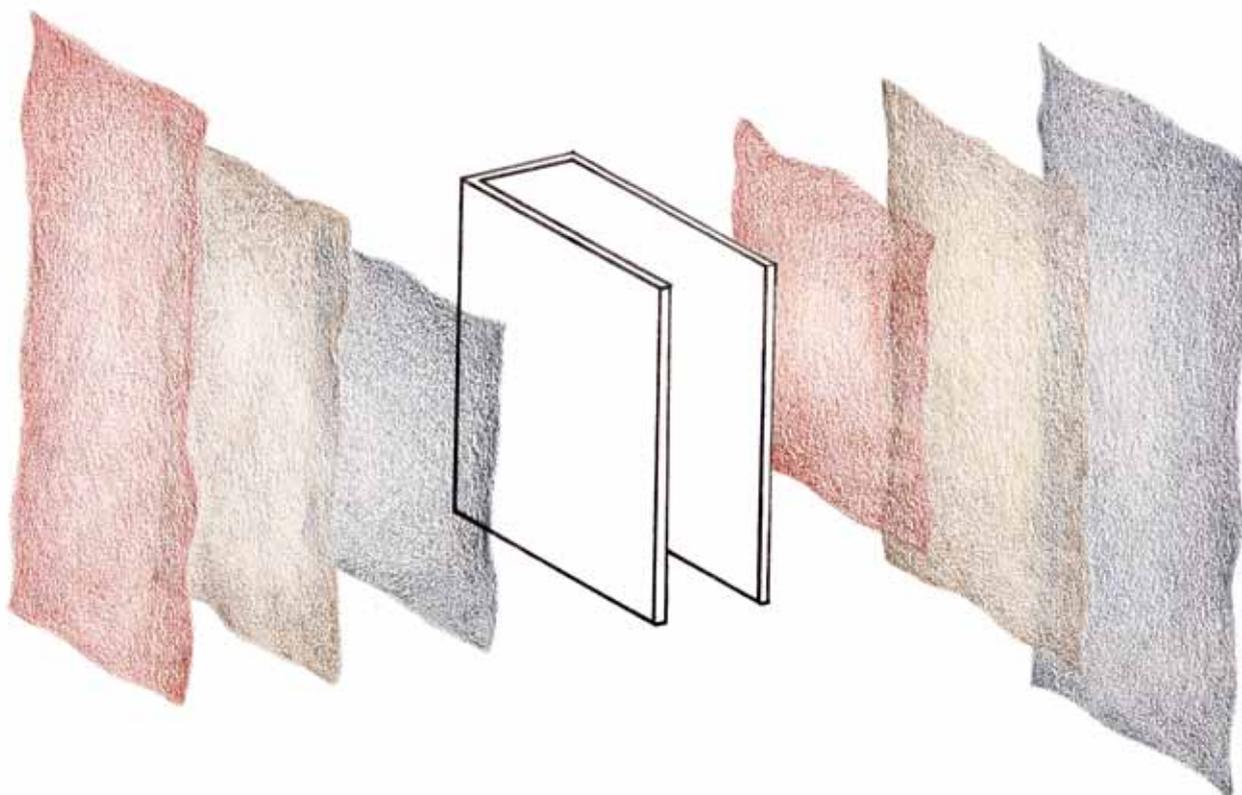
Artistes et acteurs culturels devront trouver de nouvelles articulations entre recherche et création, diffusion et transmission.

« *La sociologie est une discipline qui produit des données empiriques* », ajoute Sylvain Maresca, dont les recherches portent sur l'économie sociale du portrait photographique : « *Le sociologue se situe à la charnière d'un réel qu'il observe et qu'il explore, et de l'analyse des représentations qu'il*

va en donner. » Ne pourrait-on en dire autant de Sonia Chiambretto, auteure de *Chto, Mon képi blanc, 12 Sœurs slovaques, Zone Education Prioritaire*, et de *POLICES!* ? Parlant de la « *rencontre avec l'autre* » comme « *mise en souffle de l'écriture* », elle se défend d'être le moins du monde sociologue : « *Je ne pense pas trouver le réel dans la parole de l'autre, j'y trouve le ressort de ma propre écriture.* » L'écart est patent entre scientifiques-chercheurs et artistes : s'ils peuvent travailler sur des matières communes, leurs approches et finalités sont forcément différentes. « *Il y a, entre l'art et la science, un mécanisme de vases communicants*, estime Philippe Forest, romancier et professeur de littérature à l'université de Nantes ; *l'art n'a pas à se placer dans une position subordonnée par rapport au domaine de la science, il s'agit pour l'artiste de subvertir aussi le discours de la science.* »

Ce qui n'empêche pas que puissent naître de savoureux dialogues, tel celui qui a réuni, sur la scène du TU-Nantes, l'astrophysicien Jean-Philippe Uzan et le metteur en scène Joris Mathieu autour des « *mondes multiples* »². Dans son dernier spectacle, *Notre besoin de consolation*, Julie Bérés s'est intéressée aux manipulations génétiques et autres techniques de reproduction assistée. Même si son théâtre affirme une dimension largement onirique, elle procède en amont par « *immersions documentaires* » : lectures, rencontres avec des scientifiques, entretiens filmés... « *Il y a un décalage entre la vitesse du progrès et l'évolution de nos mentalités. Face à une humanité en pleine mutation, il y a un questionnement qui nous concerne tous, non pas en tant que scientifiques ou en tant qu'artistes, mais en tant que citoyens.* » C'est précisément pour mettre en acte une citoyenneté aujourd'hui mondialisée que le metteur en scène Moïse Touré vient de lancer une « *Académie des savoirs et des pratiques artistiques partagés* », qu'il définit comme un « *laboratoire de création/innovation sociale et artistique* ». En 2007, il avait déjà engagé un vaste processus de création à Bamako, à partir d'un rapport du Programme des Nations unies pour le développement sur l'évolution de la pauvreté en Afrique. « *Comment travailler au quotidien mon art, ma recherche, les matériaux que j'ai en main ?*, confie-t-il. *Comment, dans ces territoires où je vais, qui peuvent être aux Etats-Unis, en Afrique ou au Japon, continuer mon travail sans imposer aux gens l'idée que je vais faire un spectacle de plus ou de moins ? C'est là qu'intervient cette notion de laboratoire : il s'agit à chaque fois d'inventer son existence sur place, avec les conditions de la réalité. L'Académie est un dépassement de ma propre réalité de metteur en scène.* »

A l'instar du projet que développe Moïse Touré, les artistes et les acteurs culturels devront sans doute renouveler profondément leurs pratiques et trouver de nouvelles articulations entre recherche et création, diffusion et transmission. En région parisienne, les Laboratoires d'Aubervilliers ont entamé ce mouvement depuis dix ans. Aujourd'hui, précise l'une de ses co-directrices, la critique d'art Nataša Petrešin-Bachelez, « *tout le processus*



de dialogue entre l'artiste et nous est déjà un axe de recherche en soi». Il ne s'agit pas seulement que les artistes accueillis en résidence s'approprient le lieu, mais aussi qu'ils composent avec le territoire environnant, et que soient diversifiés les modes d'adresse au public. Pour ne prendre qu'un seul exemple : l'architecte et artiste slovène Marjetica Potrč, dont les projets se situent souvent à la croisée de l'art avec l'activisme, l'urbanisme et l'anthropologie, s'est associée à l'agence RozO Architecture Paysage Environnement, pour concevoir une banque de graines et de plantes, façon de célébrer le multiculturalisme de la ville à travers la biodiversité.

De tels projets semblent fort éloignés de la vie universitaire. Pourtant, Danielle Pailler, vice-présidente en charge de la culture au sein de l'université de Nantes, où elle défend un principe de « culture active », estime que « *c'est dans ce contexte de réinvention de la culture que l'Université peut jouer un rôle* ». A condition, sans doute, de partager « *l'idée que l'université est un laboratoire permanent, un espace d'invention, d'expérimentation, de confrontation à la différence ; un espace d'apprentissage de nouveaux langages, de revendication de valeurs. Un laboratoire qui doit irriguer la société civile, éclairer le monde par la pensée, ses idées, par une mobilisation sur des enjeux cognitifs.* » Cette vision fort optimiste est en effet loin de faire l'unanimité, à en juger par les inquiétudes exprimées par Nabil El-Haggar, vice-président de l'université Lille I, qui déplore l'absence de transversalité dans l'Université française, et sa progressive technicisation, qui transforme

les « universitaires » en « ingénieurs » et les enseignants-chercheurs en « techniciens », et qui met à mal la faculté de porter un regard critique sur le monde ou sur la société. Mais les mutations à l'œuvre dans l'Université (autonomie des établissements, regroupements en pôles de recherche et d'enseignement supérieur, etc.) pourraient aussi faire naître de nouveaux enjeux. Et c'est par une porte inattendue, plutôt controversée au départ, que la culture entre à l'Université. L'harmonisation des diplômes européens à travers le processus de Bologne oblige désormais les formations artistiques supérieures à se conformer à la règle du LMD (Licence Master Doctorat) pour la validation des diplômes. Selon Anne-Marie Autissier, maître de conférences à l'Institut d'études européennes-Paris VIII, cette mise en place « *tend à imposer des modes de validation universitaire classiques – autrement dit un mémoire académique dans des contextes hétérodoxes* ». « *On est de nouveau renvoyés à la standardisation et à la normalisation d'un savoir qui se constitue en le pratiquant* », déplore aussi Nataša Petrešin-Bachelez. Ces craintes légitimes sont heureusement démenties par ce que Catherine Hasler narre de la formation EX.E.R.CE dont elle a la charge au sein du Centre chorégraphique national de Montpellier. Cette formation internationale, qui a vu le jour à l'initiative de Mathilde Monnier, était au départ non diplômante : « *Cela nous a permis de pouvoir penser en toute liberté un programme de formation qui réponde à un enjeu créatif. La notion de collectif y est importante, tout comme la pratique et l'expérimentation. Et ces dernières années, l'expérimentation*

s'est de plus en plus nourrie de savoirs théoriques. Tout cela nous permet d'envisager la maîtrise avec beaucoup de tranquillité : on continue ce processus d'expérimentation de la formation avec l'université. Les étudiants travaillent sur leur mémoire avec des directeurs de recherche universitaire, et des artistes chorégraphes choisis par le CCN restent directeurs de projets. EX.E.R.CE reste donc une formation au sein d'un Centre chorégraphique national. »

« Le LMD a dynamisé la collaboration entre écoles d'art et universités. » Carole Alexandre

Carole Alexandre, qui assure la coordination des politiques relatives à l'enseignement supérieur au ministère de la Culture, rappelle que 115 établissements supérieurs (représentant 35 000 étudiants) relèvent directement du ministère de la Culture, parmi lesquels 45 écoles d'art, 20 écoles d'architecture, 33 CFMI (Centres de formation de musiciens intervenants) et seulement deux écoles de cinéma et d'audiovisuel. Une quarantaine de diplômes sont aujourd'hui intégrés au LMD, au niveau du master pour la plupart. *« Le LMD a dynamisé la collaboration entre écoles d'art et universités. Les coopérations émergent ou se consolident, estime Carole Alexandre. Par exemple, l'Ecole nationale supérieure de la photographie d'Arles, sitôt atteint le grade du Master, est en contact avec l'université de Provence pour la création d'un doctorat sur la création photographique. Un doctorat d'interprète a aussi vu le jour au Conservatoire national supérieur de danse de Paris. »*

Au-delà du seul LMD, ces rapprochements entre culture et université commencent à préfigurer de nouveaux objets de savoir. Dans la capitale, seize institutions d'enseignement supérieur et de recherche se sont ainsi regroupées au sein d'une fondation de coopération scientifique, « Paris Sciences et Lettres – Quartier Latin »³, porteuse d'un projet d'Initiative d'Excellence intitulé « rendons le possible nécessaire », qui a été sélectionné en juillet 2011 dans le cadre du Programme d'investissements d'avenir « Grand emprunt ». La mutualisation des ressources numériques, documentaires et patrimoniales vise à favoriser la diffusion des savoirs, mais l'ambition de Paris Sciences et Lettres est en outre de développer une stratégie innovante en termes de formation (création d'un premier cycle pluridisciplinaire, d'un programme pré-doctoral et doctoral commun) et de recherche (centres de recherche communs, programmes interdisciplinaires...). D'ores et déjà, au sein de cette fondation, l'Ecole normale supérieure et quatre grandes écoles de création, l'Ecole nationale supérieure des arts décoratifs, l'Ecole nationale supérieure des beaux-arts, le Conservatoire national supérieur d'art dramatique et le Conservatoire national supérieur de musique et de danse de

Paris, ont mis en place le projet SACRe (Sciences Art Création Recherche) pour créer un programme original de « doctorat en art », qui proposera, au croisement entre les arts et les sciences, une approche associant pratique de création et réflexion théorique.

Toujours dans le cadre du Programme d'investissements d'avenir, le gouvernement a lancé un appel à projets pour labelliser et financer, sur dix ans, des « laboratoires d'excellence ». Sur les cent premiers projets lauréats, en mars 2011, treize intègrent une dimension culturelle. L'université Paris VIII, en réseau avec des établissements situés dans plusieurs régions (Languedoc-Roussillon, Lorraine et Pays de la Loire), a été retenue avec un projet de Laboratoire des Arts et Médiations humaines, qui englobe *« les processus de la création artistique, les nouveaux matériaux artistiques (dont le numérique, le design, l'ergonomie des objets communicants), et un meilleur accès à la culture (notamment via le numérique) »*. Le Pôle de recherche et d'enseignement supérieur qui regroupe le Conservatoire national des arts et métiers, l'EHESS et l'université Panthéon-Sorbonne, a par ailleurs présenté un projet intitulé « Novi Mundi » (Nouveaux Mondes) qui vise à répondre aux enjeux de la mondialisation et de la diversité culturelle, en scellant *« un nouveau pacte entre humanisme et innovation »*.

L'économie de la connaissance, promue par l'Union européenne en 2000 dans le cadre de la « stratégie de Lisbonne », serait-elle en train de réellement émerger ? La ville de Nantes et sa métropole ont lancé en mai 2009 le projet intitulé « Quartier de la création », visant à reconverter les 9 hectares d'un ancien site industriel (la pointe Ouest de l'île de Nantes) pour y regrouper des établissements d'enseignement et de recherche et des entreprises liées à l'innovation et à la création. Dans ce contexte, précise Danielle Pailler, *« l'université de Nantes a été mandatée pour porter les enjeux sur la recherche et la formation, ce qui l'a conduit à concevoir un projet scientifique fondé sur des enjeux sociétaux, pour permettre à l'innovation d'irriguer le territoire par des synergies entre chercheurs, transmetteurs et formateurs, acteurs économiques et culturels, en impliquant également les citoyens. Cela a conduit l'université à structurer, sous l'intitulé "art, culture et territoire", une équipe de 70 chercheurs pluridisciplinaires de dix disciplines différentes. Ce dispositif, qui associe les universités de Nantes et d'Angers, mais aussi l'Ecole supérieure des beaux-arts de Nantes et l'Ecole supérieure d'architecture de Nantes, pose la question de la rencontre et de la confrontation entre une recherche académique qui génère ses propres critères d'évaluation, et la recherche artistique. C'est potentiellement une formidable dynamique à l'échelle d'une ville, qui peut permettre à son université d'y jouer un rôle essentiel. »*

1. www.auc.asso.fr

2. « A la rencontre des multivers », extraits de cette discussion entre Jean-Philippe Uzan et Joris Mathieu publiés dans le dossier « L'art met la science en jeu », *Mouvement* n° 62, (janvier-mars 2012).

3. www.parissciencesetlettres.org

Face à l'ambition démocratique

Nabil El-Haggar

Pour Nabil El-Haggar, vice-président de l'université Lille I, l'Université française ne se vit guère comme institution culturelle. Au risque de céder à la diffusion d'une « civilisation de pacotille » ?

Toutes les grandes et moins grandes universités du monde se considèrent comme des institutions culturelles à part entière et intègrent la culture comme une donnée fondamentale de leur réussite et de leur reconnaissance. Tel n'est pourtant pas le cas en France, où l'une des principales faiblesses de l'Université est le rapport ambigu et minimaliste qui existe entre culture et institutions universitaires.

Une grande majorité d'universités mettent en place une activité qui relève essentiellement de l'animation culturelle. Hélas, beaucoup échouent à instaurer une politique culturelle exigeante en adéquation avec ce que la supposée « Communauté universitaire » devrait exiger !

De fâcheuses confusions sévissent : la réduction de la culture à l'art, ou encore la séparation de la culture dite scientifique de la culture. Sans parler des politiques culturelles conduites par nombre de responsables politiques avant tout préoccupés par le retour sur « investissement » qui revient à assimiler l'activité culturelle à une animation immédiatement et politiquement rentable. A l'Université, la rentabilité des activités dites culturelles se mesure au nombre d'étudiants présents : l'accès à la culture est bien plus quantitatif que qualitatif. Soulignons là une troisième confusion, typiquement universitaire : la culture ne concernerait que les étudiants ! Ainsi, la culture dans l'Université française est souvent considérée comme un supplément d'âme qui participe à animer la vie monotone des campus. Autant dire qu'elle est réduite à sa plus simple expression, alors qu'elle devrait concerner autant les étudiants que l'ensemble des personnels, des enseignants-chercheurs et, au-delà, la Cité toute entière !

La culture universitaire se doit pourtant de préserver la place de la pensée et du débat d'idées, de privilégier le rapport entre savoirs, arts, recherche, création et éducation afin de permettre à l'Université d'assumer son rôle social, culturel, éthique et politique et d'occuper ainsi la place qui lui revient dans la Cité : se situer au cœur de la question culturelle en tant que pivot de l'ambition démocratique. La culture à l'Université devrait donc participer à l'éducation d'un regard critique sur les savoirs et sur la société dans son ensemble et, tout particulièrement, à rendre possible un débat permanent entre science et société en mettant à disposition de chacun des outils nécessaires pour comprendre le monde et partager,

La rentabilité des activités
dites culturelles se mesure
au nombre d'étudiants
présents.

dans la différence et la pluralité, la vision des autres. Un tel projet n'est possible que si l'Université se vit pleinement en tant qu'institution culturelle. Il n'est pas réalisable sans une démarche intellectuelle transversale, à partir d'un projet qui postule que les regards et les réflexions scientifiques, littéraires, philosophiques, artistiques puissent se croiser et débattre avec le plus grand nombre !

La pensée à l'Université, un éternel combat

Les universités européennes ont toujours connu bien des pressions : contrôle des contenus des cours par l'Eglise, fermetures administratives plus au moins longues en France, proscription des textes de Descartes à la Sorbonne en 1675... Nous savons combien le combat à mener pour obtenir la liberté de penser a été long et douloureux. Dans les démocraties, l'Université est devenue ce lieu libre où la pensée s'épanouit, un lieu de culture, de réflexion, de recherche, d'éducation et de diffusion des savoirs. Mais aussi un lieu où se forge et s'affirme un regard critique exigeant sur la société et les pouvoirs institués. Là où la démocratie est

L'appropriation du patrimoine et de la culture scientifique par chacun participe à faire société.

absente, l'Université et les universitaires remplissent souvent leur rôle de forces intellectuelles de contestation, de critique et de proposition. Encore aujourd'hui, beaucoup d'entre eux payent au prix fort cet engagement.

Selon Edgar Morin, « *l'intellectuel doit d'abord vouloir survivre et vivre comme intellectuel, précisément parce qu'il subit des forces de dégradation interne énormes et qu'une formidable pression politique, idéologique, technocratique... tend à le laminer et le détruire* »¹. L'intellectuel peut donc faiblir sous les pressions diverses et entraîner avec lui l'affaiblissement de la pensée. Or, si l'Université moderne ne risque pas la fermeture sur ordre de l'autorité politique, si ses intellectuels sont à l'abri de pressions morales ou physiques les obligeant à renoncer à leurs idées ou à changer leurs cours, ils sont en revanche les proies de pressions subtiles autrement plus modernes, mais tout aussi efficaces. Pour l'enseignant-chercheur, les contraintes administratives quotidiennes, la course à la publication dans des revues bien identifiées, la hantise d'une carrière qui progresse peu, sont autant de facteurs qui menacent plus généralement la vie intellectuelle universitaire.

Le risque de sous-tendre la réflexion intellectuelle universitaire aux résultats de la recherche est nuisible, en premier lieu, à l'universitaire lui-même, dont la réflexion intellectuelle s'appauvrit dans une spécialisation et une technicisation à outrance, s'éloignant du monde qui l'entoure et, en second lieu, à la richesse d'une réflexion intellectuelle globale. Ajoutons à cela la volonté de dévaloriser le savant devant la vulgarisation des savoirs : l'institution universitaire, comme lieu de pensée libre, est sérieusement menacée ! Ainsi s'achève l'industrialisation de l'activité intellectuelle, ce que Denis de Rougemont appelait, en 1935, la « *prolétarisation de la pensée* »². Jürgen

Habermas écrit d'ailleurs à ce propos : « *La science moderne a jeté son masque et a renoncé à l'exigence plénière de la connaissance théorique au profit de l'utilité technique. Les sciences ont été absorbées par la raison instrumentale.* »³

Pour mieux saisir la distance qui sépare l'Université française de la culture, prenons l'exemple du patrimoine universitaire. Ce dernier a été souvent oublié et négligé durant trop longtemps. Aujourd'hui, même si l'on note une prise de conscience de l'importance de ce patrimoine culturel et scientifique, cela reste une question que l'on classe souvent comme « non prioritaire », c'est-à-dire non indispensable, non vitale à notre « survie ». Il fait partie de ces objets dont on peut se passer ! Cet état de fait concerne souvent les questions culturelles dont personne ne nie l'importance, mais qui sont rarement considérées et traitées comme prioritaires, à moins qu'elles soient « politiquement rentables ». Il s'agit là d'une insupportable hypocrisie ! Nous savons que ce qui n'est pas affiché comme prioritaire est de fait classé comme secondaire. Ce qui fait que la question de la culture, comme toutes celles dites « secondaires », est victime de la barbarie qu'engendre « l'important » qui s'impose en termes de « dominant prioritaire ».

Pourtant, la conservation et la valorisation du patrimoine est avant tout un acte de partage et une appropriation de l'héritage. L'appropriation du passé s'avère plus que jamais nécessaire pour faire société, se parler et mieux se connaître. Elle est nécessaire pour nous armer contre les barbaries du présent. Car, à chaque époque et à tout moment, un vide peut naître de la barbarie d'un présent arrogant qui s'exerce sur le passé. L'écrivain Giuseppe Pontiggia disait : « *Rendre flou le passé ne peut que dilater le vide du présent.* » Paul Ricœur décrit le phénomène d'usure et d'érosion que « *l'unique civilisation mondiale exerce sur les grandes civilisations du passé et qui, entre autres effets inquiétants, se traduit par la diffusion sous nos yeux d'une civilisation de pacotille qui est la contrepartie dérisoire de ce que j'appelle la culture élémentaire* »⁴. La question de l'héritage est un bon indicateur de l'importance que prend cette culture « élémentaire » dans nos universités. L'appropriation du patrimoine et de la culture scientifique par chacun d'entre nous participe à faire société, à enrichir une communauté universitaire qui a davantage tendance à commenter les résultats des évaluations des uns et des autres qu'à partager la construction d'une vision du monde !

1. Edgar Morin, *Pour sortir du XX^e siècle*, éd. du Seuil, Paris, 1984.

2. Denis de Rougemont, *Penser avec les mains*, 1935, éd. Gallimard, coll. Idées, Paris, 1972.

3. Jürgen Habermas, *Le Discours philosophique de la modernité*, trad. V. Bouchinedhomme et R. Rochlitz, éd. Gallimard, 1988.

4. Paul Ricœur, « Civilisation universelle et cultures nationales », in *Histoire et vérité*, éd. du Seuil, 1967.

Nabil El-Haggag est vice-président de l'université Lille I, chargé de la culture, de la communication et du patrimoine scientifique.

Des implications à repenser

Manuel Canévet

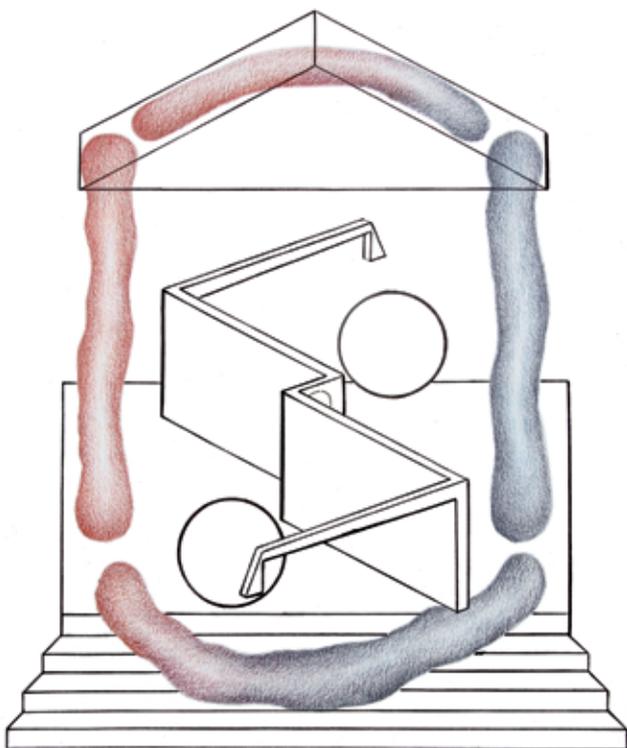
A l'Université, faire de la culture un levier de croissance et un outil stratégique au service du projet de l'établissement.

Le lien qui paraît si évident entre culture et Université est sans aucun doute son pire ennemi. Si certaines entités de sa communauté produisent, diffusent et participent de la culture, l'institution elle-même en est loin. En effet, la plupart des universités n'ont pas de « politiques culturelles ». Et la présence de vice-président « culture » ou de mission culture au sein de l'institution n'est en rien la preuve d'une stratégie et d'une volonté politique. On « fait » encore de la culture dans les universités par réflexe pavlovien, parce qu'on est persuadé que c'est évident. En réalité, on s'interroge bien peu sur le sens et sur les implications de la culture pour les établissements d'enseignement supérieur. Pour beaucoup d'universitaires, l'obstacle majeur demeure la difficulté à penser la culture de manière « utilitariste » pour l'institution. En quoi la culture peut-elle servir l'institution universitaire ? Comment peut-elle devenir un objectif ? En quoi peut-elle déterminer notre identité et nous distinguer ? Les bouleversements à l'œuvre à l'Université ne sont pas de nature à placer la culture au centre des préoccupations des présidences d'université mais l'obstacle est aussi générationnel. Aux manettes, nous avons encore une génération qui a vécu l'Université avant sa massification, qui l'a idéalisée comme lieu de savoir et d'émancipation. Admettre que cela a changé, alors même que cette génération est aujourd'hui aux responsabilités, est un pas

difficile à franchir. Ce serait pourtant le premier pas vers une nouvelle façon de percevoir la culture, le rôle qu'elle peut jouer comme outil de reconquête, de ré-enchantement.

Pour l'Université, le premier défi doit être de faire sortir la culture de son ghetto artistique.

Pourtant, ce même contexte de pénurie budgétaire, de compétition et de contraintes porte en lui les germes du changement. Si l'Université tangue et craque comme une coque de bateau c'est aussi parce qu'elle est revenue au centre du jeu. Si aujourd'hui plus qu'hier il peut être question de culture à l'Université, c'est parce que l'Université retrouve une place qu'elle avait longtemps perdu. Les départs massifs à la retraite des baby-boomers contraignent de grosses entreprises à reconsidérer l'Université et ses cohortes de diplômés. On entend même certains grands patrons louer les vertus des enseignements



en sciences humaines ou la faculté de réflexion et d'adaptation des étudiants issus de l'Université. Les petites promotions des « grandes » écoles ne suffisent plus. Le modèle se fissure. La comparaison internationale joue également son rôle. Ailleurs, la bivalence écoles/universités n'est pas une norme. La norme, partout ailleurs c'est l'Université. De la structuration des parcours de formation au rapport à l'innovation en passant par la sphère d'influence : la culture. Dès lors que les échanges d'étudiants et de chercheurs se sont intensifiés, dès lors que les classements sont devenus une forme incontournable d'évaluation, il a fallu se rendre à l'évidence : cette bivalence nous dessert, rend notre modèle incompréhensible, en souligne les faiblesses.

Enfin, depuis les années 2000, les pays développés sont nombreux à parier sur l'économie de la connaissance. La stratégie de Lisbonne a transformé ce concept en objectif opérationnel pour les Etats européens. Pour les Etats, prendre pied dans ce modèle de développement signifie un changement d'échelle dans la production de savoirs, dans la formation des citoyens. Seule l'Université, y compris avec les faiblesses structurelles qu'on lui connaît en France, est dimensionnée pour répondre à ce défi.

Dans ce contexte, quelle place pour la culture à l'Université ? Pour l'Université, le premier défi doit être de faire sortir la culture de son ghetto artistique. La culture à l'Université ne peut pas uniquement s'incarner dans la production artistique, amateur, pédagogique ou professionnelle. L'Université doit certes produire, créer, susciter la création

et la diffuser ; mais cantonner la culture à cette sphère la privera d'une vision d'ensemble, d'un lien évident entre culture et stratégie d'établissement. A l'Université la culture est partout. Elle doit être pleinement intégrée à sa politique. Des initiatives et pratiques étudiantes aux découvertes dans les laboratoires, de la transmission des savoirs au décloisonnement des disciplines, une première étape doit être de recenser, de découvrir et d'organiser le rapport entre culture et Université. Ce préalable permettra aux universités de considérer la culture comme levier de croissance.

On peut, dès lors, distinguer trois axes possibles pour que la culture prenne place dans la stratégie des universités :

- facteur de différenciation et donc d'attractivité, la culture peut devenir un vecteur d'identité. Certaines universités en ont déjà fait un axe fort et assumé, c'est le cas de l'université d'Avignon et des pays du Vaucluse, de l'université de Toulouse II - le Mirail. Pour cette dernière, le pari sur la culture est plus qu'un moyen pour « *changer l'image de l'université du Mirail* » mais également un axe de cohésion interne : la culture permet de « *faire prendre conscience au personnel du potentiel de l'université* ».

- facteur de croissance : les grandes missions attribuées par la nation à l'Université ne sont pas autant de tiroirs étanches. Le facteur culturel est l'outil utile pour tisser du lien entre apprentissage, savoirs, recherche, et innovation. Et démultiplier leur efficience.

- facteur d'influence : une partie du « soft power » théorisé et utilisé depuis des années par les Etats-Unis repose sur leurs universités. Vanter son « ouverture à l'international » pour une université française est un critère nécessaire mais loin d'être suffisant pour parler d'influence. On ne mesure pas l'influence de notre système universitaire au nombre d'accords d'échanges passés avec des universités étrangères mais à la place qu'occupe l'université sur son territoire, vis-à-vis des entreprises et plus globalement des citoyens. En transformant la façon dont l'Université elle-même se perçoit, en insufflant un objectif global à des missions accolées, souvent sans grand sens, en devenant un but objectivable, bref en devenant un élément clé de la politique des universités, la culture pourrait transformer l'institution universitaire et devenir un puissant levier de développement. A l'heure où tout en revenant au cœur des préoccupations de l'Etat et des acteurs socio-économiques, elle subit des transformations profondes, souffre parfois et donc cherche des solutions, l'Université aurait tout intérêt à considérer la culture non pas comme une part du problème, mais comme un outil pour le résoudre.

Ce texte reprend l'intervention de Manuel Canévet lors du forum « Art, culture et Université : je t'aime moi non plus ? », au TU-Nantes, les 10 et 11 octobre 2011.

Manuel Canévet est directeur associé de l'agence Campus Communication, agence exclusivement dédiée à l'enseignement supérieur fondée en octobre 2008 et implantée à Nantes et Paris, qui a vocation à accompagner les établissements sur le plan stratégique et opérationnel. www.campuscommunication.fr

L'art est-il soluble dans les campus ?

Dominique Vernis

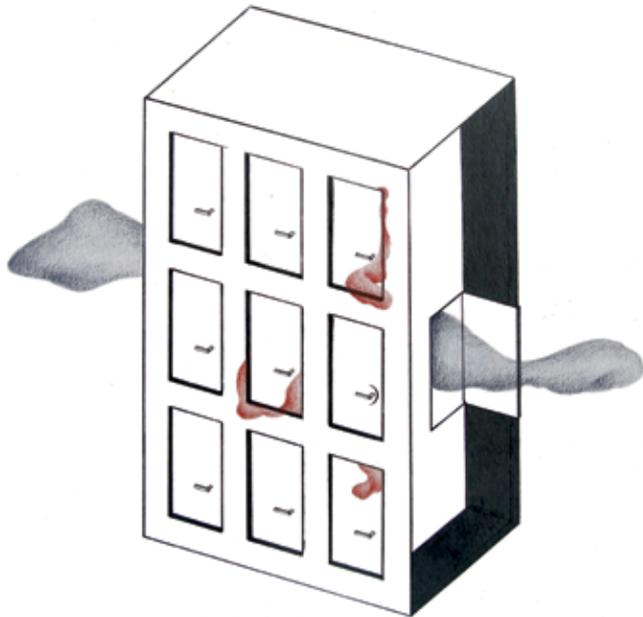
Trop rares sont les lieux qui, à l'instar du TU-Nantes, proposent au sein des universités une programmation régulière et de qualité. Présence d'artistes dans les cursus, résidences plus ou moins immersives... Dans les campus, la permanence artistique cherche ses marques.

« Les grandes universités du monde l'ont bien compris, elles qui travaillent en permanence à forger ce sentiment d'appartenance et de fierté qui est l'une des clefs de la réussite des étudiants. Ce sentiment peut prendre toutes les formes et s'exprime partout : il se lit dans le soutien apporté aux équipes sportives de l'université, dans l'affluence aux spectacles organisés par les étudiants et par les enseignants ou dans la vie sociale qui partout anime les campus. C'est cet idéal que nous devons garder en tête. Il prouve en effet que l'ambition culturelle d'une université est indissociable de ses ambitions scientifiques et pédagogiques. La culture ne peut donc jamais rester marginale à l'université, car elle est l'un des moyens les plus efficaces pour forger cette identité et ce sentiment d'appartenance. C'est pourquoi il serait absurde à mes yeux de séparer la vie culturelle des universités de la culture commune qui doit souder la communauté universitaire. » Ce credo de Valérie Pécresse, alors ministre de l'Enseignement supérieur et de la Recherche, lors de la mise en place de la Commission Culture et Université à Avignon, le 11 juin 2009, désigne une louable ambition. En la matière, beaucoup reste à faire, car Patrick Houque, vice-président de l'association Art+Culture+Université, observe surtout *« une réalité de terrain qui peine à trouver ses marques »*. D'autant que le « Plan Campus », dont le cahier des charges et le calendrier ont été présentés en conseil des ministres le 6 février 2008¹, faisait bien état du *« développement d'une vie de campus »* parmi les quatre critères de sélection des dossiers de candidature, mais sans que ne figure la moindre exigence culturelle.

Présidée par Emmanuel Ethis, la Commission Culture et Université a livré 128 propositions qui visent à renforcer la place de la culture dans les universités françaises². On pourrait ironiser sur la nature fourre-tout d'un catalogue où, comme à la Samaritaine, on trouve de tout, de la création d'un festival nomade d'art oratoire à la création de sitcoms en milieu universitaire, ou encore de la réinterprétation, par des acteurs célèbres, des leçons inaugurales du Collège de France à l'organisation d'une *« grande exposition sur l'art de la mise en scène culturelle de soi dans les chambres d'étudiants »* ! Mais on peut considérer ces « 128 propositions » comme une boîte à outils

Les résidences d'artistes
au sein de l'université restent
encore assez peu répandues.

pour développer des projets singuliers. Le ministère de la Culture et de la Communication, et celui de l'Enseignement supérieur et de la Recherche, se concertent actuellement pour relancer le partenariat sur les principaux axes que sont le développement des pratiques artistiques et culturelles des étudiants, le soutien à leurs projets et activités culturels, tels que les festivals et les radios, la rencontre des étudiants avec les artistes et les œuvres.



Sans doute faut-il aller au-delà. Le « territoire symbolique » des campus pourrait, selon Carole Alexandre, en charge de la coordination des politiques relatives à l'enseignement supérieur au ministère de la Culture, faire l'objet d'un soin particulier de la part des maîtres d'ouvrage en termes de réalisation architecturale, de qualité du mobilier et de la signalétique dans l'espace public universitaire. La Cité internationale universitaire de Paris (où sont implantées les trois salles du Théâtre de la Cité internationale) mène ainsi, depuis plusieurs années, une politique de diffusion d'œuvres d'art dans ses espaces publics. Il s'agit pour elle de sensibiliser à l'art ses usagers, résidents et autres visiteurs, en les confrontant à des œuvres installées hors d'un contexte réservé, comme ce serait le cas dans une galerie ou un musée. Elle s'attache à faire dialoguer ces œuvres avec son patrimoine architectural et paysager, en demandant aux artistes une création originale et en choisissant avec eux l'espace d'installation adéquat. Par ailleurs, grâce à l'action d'Art+Culture+Université, le patrimoine issu du 1% artistique est désormais mieux valorisé. En 2011, 23 établissements d'enseignement supérieur se sont regroupés autour du projet Cimaise/Effraction, pour mieux faire connaître les œuvres issues de ce dispositif, et un colloque, « L'Art pour tous » a été organisé à l'université de Rennes les 9 et 10 novembre 2011 à l'occasion des 60 ans du 1% artistique. La présence d'artistes dans les cursus est un autre leitmotiv récurrent. Faut-il s'inspirer d'exemples prestigieux, tel celui de l'École normale supérieure, qui a accueilli pendant plusieurs années la metteure en scène Brigitte Jaques comme professeur associé, ou encore le Collège de France et sa chaire de création artistique, inaugurée en 2005 par l'architecte Christian de Portzamparc et confiée pour l'année 2011-2012 au paysagiste Gilles Clément ? « Dans les

universités danoises, où est fortement encouragé le travail des étudiants à partir de leurs propres projets, et ce dès la licence, note Anne-Marie Autissier, maître de conférences à l'Institut d'études européennes-université Paris VIII, l'insertion de pratiques artistiques et culturelles s'avère plus facile car la coopération avec les intervenants professionnels relève d'une pédagogie commune d'accompagnement. Il incombe donc sans doute à l'Université française d'interroger ses propres modes de transmission, quitte à les diversifier. De ce point de vue, la possibilité d'associer des professionnels aux cursus universitaires (statut de PAST-professeur associé à temps partiel) s'est avérée positive lorsqu'elle a été utilisée pour recruter des artistes, comme ce fut partiellement le cas au département Art, Philosophie, Esthétique de Paris VIII. » Dans la première de ses 128 propositions, la Commission Culture et Université propose de « favoriser le recrutement d'enseignants-chercheurs praticiens ». En 1984, a précisément été créé un nouveau corps d'enseignants-chercheurs dans les domaines des arts plastiques, du cinéma, de la danse, de l'esthétique, de la musique et du théâtre : « Les principes de qualification retenus permettaient la prise en compte des dossiers d'artistes reconnus alors même qu'ils ne se présentaient pas sous la forme académique traditionnelle dans l'enseignement supérieur français. Cette voie spécifique permettait l'intégration au sein de l'université d'artistes-créateurs ou de techniciens du domaine artistique. » Il reste que l'épineuse question des artistes intervenants à l'université n'est toujours pas réglée : « Pérenniser l'université en tant que lieu de pratiques artistiques et de production, et donc pérenniser la place de l'artiste au sein de l'université commence par instaurer une législation adaptée. En effet, l'université en tant qu'établissement public à caractère scientifique, public et professionnel doit être en capacité de rétribuer dans le cadre du statut spécifique des artistes du spectacle vivant, des plasticiens, auteurs, techniciens », écrit encore la Commission Culture et Université.

Les résidences d'artistes au sein de l'université, pour leur part, restent encore assez peu répandues. Citons quand même quelques exemples actuels. A Tours, après Marc-Antoine Mathieu, auteur de bandes dessinées, scénographe et graphiste, l'université François Rabelais accueille toute cette année 2011-2012 le marionnettiste, comédien, metteur en scène et peintre allemand Frank Soehnle, cofondateur du Figuren Theater Tübingen. En lien avec la Kunsthalle de Mulhouse, l'université de Haute-Alsace invite depuis trois ans, sur une période de deux mois, des artistes dont la recherche allie texte, image et forme, et qui sont incités à construire des relations avec les enseignants et les étudiants du campus. Depuis la rentrée 2009, l'université de Paris-Ouest à Nanterre a opté pour des « résidences-ateliers », relativement brèves : en 2011-2012, la chorégraphe Olivia Grandville, les photographes Pierre Faure et Serge Lhermitte, et une compagnie de théâtre, L'Indicible Compagnie, devront notamment animer des ateliers de pratique amateur et

proposer des activités (conférences, sorties, etc.) à un public ponctuel. C'est un projet plus ample et plus original que l'université de Nantes engage de janvier à avril 2012 avec sept jeunes artistes européens membres d'un collectif à géométrie variable, Intérim, qui se définissent comme des « *plasticiens poètes du quotidien* ». Dans la lignée d'un art contextuel, ce groupe de recherche propose des situations immersives et participatives. L'idée de « libre circulation » leur servira de fil conducteur pour leur résidence: « *Les questions de circulation, d'échange, de symbolique, d'expérimentation et de déplacement, permettent une exploration pertinente du territoire complexe de l'université de Nantes.* »

Plus rares encore sont, sur les campus, les résidences d'artistes qui peuvent être « adossées » à une programmation régulière. A Dijon, l'Atheneum, centre culturel de l'université de Bourgogne, est l'une des exceptions qui confirment la règle. La permanence artistique sur le campus y permet, par le biais de cinq résidences artistiques en moyenne par saison, de mener un travail de fond, allié à un projet culturel qui favorise l'échange entre étudiants, chercheurs et artistes. Avec un équipement digne de ce nom (une salle de spectacles de 190 places, deux salles d'expositions, un petit théâtre de 50 places, un café...), l'Atheneum propose toute l'année spectacles de danse, de théâtre, expositions, concerts, colloques, ateliers, ainsi qu'un forum de culture scientifique et technique, et un nouveau festival, Actions, pour découvrir et questionner les nouvelles formes de création.

Le TU-Nantes (organisateur du forum « Art, culture et Université » dont est issu ce cahier spécial), brille lui aussi par une programmation exigeante (dans le meilleur sens du terme) et s'affirme comme une scène de recherche et de création contemporaine, labélisée « scène conventionnée » par le ministère de la Culture depuis 2001. Parmi les temps forts qui rythment la saison : un festival de danse, Flash Danse (du 18 au 28 janvier 2012), et le FUN Festival, dédié à la création étudiante, en avril. A Aix-en-Provence, implanté sur le campus de l'université des lettres, le Théâtre Antoine Vitez se veut lui aussi « *un théâtre de diffusion, de création, de recherche et d'application* » avec une programmation résolument contemporaine, en dialogue permanent avec la jeune création. Il en va de même à l'université Paul-Valéry, à Montpellier, où le Théâtre La Vignette joue une double carte, celle de spectacles professionnels emblématiques d'une certaine démarche, pouvant questionner certains savoirs universitaires, et d'autre part des spectacles étudiants issus d'universités mais aussi d'écoles et de conservatoires, français et étrangers.

Si les lieux ici mentionnés sont tous des théâtres, c'est dire que les arts plastiques sont encore davantage en déshérence sur les campus. Mais on ne saurait clore ce tour d'horizon sans s'attarder sur l'expérience totalement atypique de Bétonsalon, à Paris. Ses trois fondateurs (un plasticien et deux commissaires), conscients de la nécessité de construire



un espace théorique et pratique pour pallier le manque de visibilité des jeunes artistes, s'étaient d'abord installés dans une boutique désaffectée du Marais parisien avant de trouver refuge pour quelques mois à la Maison Rouge. Après une année d'interruption, à l'issue d'un appel à projet, Mélanie Bouteloup et Cyril Diétrich ont poursuivi l'aventure et ont convaincu la Mairie de Paris, propriétaire d'un espace de 280 m² de plain-pied au sein de l'université Paris VII, de leur en confier la responsabilité contre un loyer symbolique, tout en leur accordant une subvention annuelle de 53 000 euros. Aujourd'hui, le lieu convie étudiants et visiteurs de tous horizons à partager son « programme de recherche », dont l'objet est, outre les liens entre art et science, « *la mise en lumière des marges et hors-champ de l'Histoire* ». Si Bétonsalon ne dépend nullement des instances universitaires, les interactions avec l'université Paris VII se sont développées. Récemment, Thierry Lefebvre et sa classe de Master 1 journalisme scientifique ont participé pleinement à deux expositions, en créant chaque fois une publication nourrie d'interviews, d'ateliers et de recherches. Et chaque mercredi entre midi et 14 h, les étudiants proposent des lectures, discussions, spectacles... Le lieu d'exposition devient alors un espace de travail libre, également ouvert à des projets plus spécifiques (revue étudiante, stages d'organisation d'expos...). Si un tiers des visiteurs sont étudiants, l'échange est à double sens. Artistes et membres de l'équipe interviennent dans les classes, notamment celles des cursus journalisme scientifique et cinéma. Une piste à suivre pour que l'art soit davantage soluble dans les campus ?

1. Annoncé lors d'une allocution télévisée, le 29 novembre 2007, par Nicolas Sarkozy, le « Plan Campus » avait pour objectif de faire émerger en France douze pôles universitaires d'excellence de niveau international, grâce à des dotations exceptionnelles. Le financement (environ 5 milliards d'euros) devait provenir de la vente de 3 % du capital d'EDF. Pour les projets retenus, les travaux devaient débuter mi-2012.
2. *De la culture à l'université, 128 propositions*, éd. Armand Colin, 2011.



SciencesPo. / SPEAP

Programme d'expérimentation en arts et politique

Appel à candidatures 2012-2013

Fondée en 2010 par Bruno Latour à Sciences Po, cette formation s'inspire des notions clefs d'enquête et d'expérimentation pour imaginer des dispositifs pragmatiques qui fusionnent les sciences sociales, les arts et le politique. En partenariat avec le Centre Pompidou et la Harvard University Graduate School of Design, elle est destinée à de jeunes professionnels internationaux qui travaillent ensemble sur des projets relevant d'enjeux réels, encadrés par des spécialistes de renommée internationale (écrivains, artistes, philosophes, historiens, anthropologues, etc.).

Une pédagogie innovante

Ici, arts, sciences et politique ne sont pas pensés parallèlement mais convergent autour d'objets communs, d'enseignements, d'expériences pédagogiques et de dispositifs de travail inédits. Durant toute l'année, les élèves travaillent en groupe sur des problématiques sociales et politiques parfaitement concrètes, nécessitant l'élaboration de nouvelles formes d'enquêtes et de représentations. SPEAP implique de la part des participants un investissement conséquent mais permet de mener d'autres activités en parallèle. Les enseignements ont lieu en moyenne une journée complète par semaine et quatre semaines intensives par an.

A qui s'adresse ce programme ?

SPEAP est un programme destiné à de jeunes professionnels internationaux : chercheurs en sciences sociales, artistes (au sens large, design et architecture inclus) et professionnels issus des milieux culturels et politiques. Il aboutit à un diplôme de Sciences Po (master de la formation continue diplômante).

Comment candidater ?

Les candidatures doivent être déposées en ligne avant le **05 avril 2012** sur le site des admissions de Sciences Po. Plus d'information sur : blogs.sciences-po.fr/speap/

contact : speap@sciences-po.fr



UNIVERSITÉ MONTESQUIEU
BORDEAUX IV

MASTER

Droit et administration des établissements culturels

/ ... /
Direction /
Conduite de
projets /
Organisation
d'événements
/ Encadrement
/ Médiation /
Missions dans
les collectivités
locales

Formation continue

> oct. 2012 à sept. 2013

**Retrait des dossiers / plan de financement /
validation des acquis professionnels :**

Université Montesquieu - Bordeaux IV

Service de la formation continue

35 place Pey-Berland - CS 61571

33076 Bordeaux Cedex

05 56 01 81 49 fcbx4@u-bordeaux4.fr

sur

<http://www.u-bordeaux4.fr>